

## **Allocution d'Alain Finkielkraut**

Lauréat du Prix Guizot 2006

Madame la Présidente,

Messieurs les Sénateurs,

Monsieur le Chancelier,

Monsieur le Président du Jury,

Mesdames, Messieurs,

Depuis bientôt 30 ans, j'appartiens à la caste étrange, minoritaire, privilégiée et tourmentée de ceux qui ont le droit et l'obligation de passer le plus clair de leur temps seul dans une chambre à réfléchir. Cette luxueuse ascèse se décline pour moi en trois activités : il m'arrive d'écrire des livres, j'interviens dans l'espace public, je donne des cours ; je suis autrement dit, écrivain, intellectuel et professeur. Mais à peine ai-je proféré ce constat objectif que j'ai envie de le reprendre. Il y a en effet dans tout « je suis » un accent de triomphe où mon « je » ne se reconnaît pas. Si j'écris, ce n'est pas sous la dictée de l'inspiration pour obéir à une vocation impérieuse, ou parce que mon être le commande, c'est au contraire à mon être défendant. Le « je » que je suis renâcle et il le fait savoir. Le trac que d'autres ont à l'oral, quand il faut improviser ou répondre du tac au tac, je l'éprouve pour ma part, et du plus loin que je me souviens, à l'écrit, devant une feuille. De l'eau a coulé sous les ponts depuis le collège et ce qu'on appelait autrefois les compositions mais aujourd'hui encore, quand on me passe commande d'un texte, d'un article, d'un discours même – que je ne peux pas refuser – j'essaie de faire bonne figure mais je panique intérieurement et je prends rendez-vous avec cette vieille connaissance : l'insomnie. Si je me suis engagé pourtant et si je m'obstine dans cette pratique pour laquelle je ne suis décidément pas fait, c'est parce que l'écriture est une sorte de miracle ; elle ne consiste pas en effet à coucher sur le papier des idées ou des représentations préalables mais à faire naître une pensée qui, sans cette mise en forme, n'existerait tout simplement pas. Le miracle de l'écriture tient tout entier dans la différence qui existe entre les sensations, les opinions, les réflexions qui se bousculent dans sa salle d'attente et celles qui résultent de ses opérations. Emmanuel Berl a formulé les choses bien mieux que je ne saurais le faire. « Je n'écris pas, confiait-il, pour dire ce que je pense, mais pour le savoir ». La peine d'écrire est largement compensée par le salaire de cette révélation.

Ma chambre cependant, aussi calme et calfeutrée soit-elle, n'est pas une tour d'ivoire. Les événements tambourinent à la porte et parfois ils l'enfoncent. Hagards, hirsutes, mal élevés ils font, comme on dit, effraction. Quant un professeur de philosophie est menacé de mort pour un article critiquant vivement la violence des réactions suscitées dans le monde musulman par

une conférence du Pape Benoît XVI et qu'il est obligé de se cacher dans son propre pays, je me sens interpellé, requis par cette atteinte à la sécurité d'un homme, aux principes de la liberté d'expression et de la souveraineté nationale. L'indignation alors interrompt le travail en cours ; il n'y a pas que l'indignation, il y a aussi la stupeur. La nécessité d'agir, de faire quelque chose s'accompagne du besoin de comprendre. Une foule de questions soudain se presse. Dans quel monde vivons-nous pour qu'un philosophe français soit menacé chez lui alors qu'il n'a commis aucun délit ? Nous, qui avons mis tant d'espoir dans l'abolition des distances et dans toutes les modalités communicationnelles ou humanitaires du sans frontiérisme, ne devons-nous pas déchanter ou en tout cas y réfléchir à deux fois maintenant que nous sommes confrontés aux fanatiques sans frontière ? Et pourquoi ce philosophe est-il si timidement défendu, pourquoi toutes ces restrictions, toutes ces pincettes, tous ces "oui mais" dans le soutien des défenseurs, qu'on a connu plus flamboyants, des droits de l'homme ?

« C'est un très grand mal de notre temps que la timidité, la pusillanimité des opinions modérées en face des opinions extrêmes » disait, déjà, Guizot. Ne nous appartient-il pas aujourd'hui de combattre et à la fois de rendre raison de ce mal ? Je ne cite pas cet exemple pour vous mobiliser ou pour vous faire signer une pétition à l'issue de cette cérémonie mais pour dire, pour montrer que je n'ai jamais vécu l'engagement comme un arrêt de la réflexion. Qu'est-ce qui se passe ? Telle est pour moi la question philosophique d'après les philosophies de l'Histoire et j'essaie de faire mienne, en travaillant justement dans les misères du présent, comme l'a rappelé Jean-Claude Casanova, j'essaie de faire mienne cette phrase d'Hannah Arendt « La courbe que décrit l'activité de penser doit rester liée à l'événement comme le cercle reste lié à son foyer. ».

Un autre lien m'importe, celui que, semestre après semestre, année après année, je tisse avec les élèves. Pourquoi ? Parce que la pensée a besoin de visages, que l'écoute l'oriente et que les interpellations, ou les objections la nourrissent. Parce qu'à vivre trop intensément ou trop exclusivement dans la lumière de l'espace public, on risque de se brûler. Parce que l'enseignement est, pour celui qui le délivre, une école de patience et d'humilité. Parce qu'enfin il est salutaire de mettre la réflexion à l'épreuve de l'explicitation. Intellectuel, écrivain, professeur, trois pratiques donc, tributaires l'une de l'autre, alimentées les unes par les autres, mais qu'il incombe aussi de séparer. Il est impératif pour moi de ne pas laisser mes convictions transformer mes amphithéâtres ou mes séminaires en tribune et, si j'ai eu la tentation d'imprimer tels quels mes cours pour en faire des livres, j'ai vite compris que ce n'était pas possible. C'est par un labeur acharné que *Nous autres, modernes* est sorti de la chrysalide des photocopiés. Mais, deux mois seulement après la publication de cet ouvrage, dans une co-

édition Ellipses/Ecole Polytechnique, dont je salue ici le représentant, je suis devenu le héraut malgré lui d'une sinistre affaire. À la suite d'une interview parue déformée dans un journal étranger et revenue en France, puis déformée encore, le vent mauvais du scandale a fait tomber tous les murs que j'avais essayé d'édifier. Intellectuel, écrivain, professeur, rien ne subsistait plus de cette tripartition délicate. Je n'étais plus qu'un prévenu, un suspect, un coupable devant le tribunal de l'opinion. Un des directeurs de l'école prestigieuse où j'enseigne a même cru bon de me renvoyer l'exemplaire de *Nous autres, modernes* que je lui avais dédié avec, collée sur la couverture, sa carte de visite professionnelle où l'on pouvait lire : de la part de Monsieur Untel que vous avez blessé et dont vous avez perdu l'estime. Cette initiative était certes restée isolée. J'avais reçu d'innombrables messages de soutien, le département des humanités de mon école m'avait assuré de sa confiance, j'avais pu me défendre, m'expliquer ; ma situation n'était en rien comparable à celle de Robert Redeker, le philosophe auquel j'ai fait allusion tout à l'heure mais, sentant sur moi la brûlure de la nouvelle lettre écarlate, le « R » de réactionnaire ou de raciste, je n'avais plus le cœur à l'ouvrage. C'est en automate que j'accomplissais scrupuleusement mes diverses tâches.

Et puis, un jour, Jean-Claude Casanova m'a annoncé au téléphone que j'étais le lauréat du Prix Guizot. Mon travail était distingué par des gens que j'estime infiniment. Peu m'importait dès lors la mauvaise réputation qui m'était faite. Ma souffrance tombait dans l'insignifiance, l'affaire était close pour moi-même si, pour d'autres, j'allais continuer longtemps encore à porter la lettre écarlate. Si je vous ai raconté cette pénible histoire, ce n'est pas croyez-moi pour me faire plaindre ni pour souffler sur les braises d'un scandale mal éteint. C'est pour faire comprendre que ma gratitude envers Jean-Claude Casanova, Gabriel de Broglie, Philippe Raynaud et tous les membres du jury du Prix Guizot, envers Anne d'Ornano et le Conseil Général du Calvados, envers Catherine Coste, Nicolas Boissonnas, les hôtes de ce lieu extraordinaire, que cette gratitude donc n'a rien de banale ou de convenue. En parlant devant vous, je ne sacrifie pas seulement à un rite agréable. Comme tout professeur qui se respecte, je suis un élève blanchi sous le harnais et j'éprouve à être récompensé par un prix une joie toute lycéenne. Mais ce Prix Guizot représente en l'occurrence bien davantage et je voulais absolument faire entendre toute la charge d'émotion qu'il y a pour moi dans ce mot bref et abrupt : merci.